

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 35

Artikel: Effet du hasard
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224091>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

blanches, présentant — quoique modernisées — certains caractères d'ancienneté.

Amboise est une petite ville penchée vers son passé. Son vieux château, qui dresse sa haute façade au-dessus de la Loire, fut habité par les rois de France, de Charles VII à François Ier. On y accède par deux rampes carrossables et l'on gagne l'esplanade.

D'un côté, dominant le fleuve, c'est le logis du roi, vaste corps de bâtiment que l'on visite à la suite d'une petite Tourangelle qui nous sert de guide. Sa facilité d'élocution a le don d'enthousiasmer Marc-Henri. Toujours au premier rang, il écoute la leçon, cent fois répétée, et se tournant vers moi, de temps à autre, il s'exclame :

— Cré nom de sort, comme elle parle bien !

Nous pénétrons dans ce que furent jadis les somptueux appartements des rois de France. Voici une porte basse contre laquelle se tua Charles VIII en la heurtant violemment du front. A la naissance du roid, j'observe une délicate galerie ajourée, tandis que Jules au Sapeur réserve son admiration pour la grande « Salle des Etats » où furent aménagés les appartements d'Abd-el-Kader durant sa captivité. Ensuite on nous fit voir le balcon en fer forgé — le fameux « balcon des conjurés » — où les chefs protestants furent pendus en 1560 pour avoir voulu enlever le jeune roi François II.

— Tonnerre, fait Marc-Henri, ils n'y allaient pas de main morte dans ce temps-là !

De la tour des Minimes, toute hérissee de créneaux, nous avons une vue magnifique sur la Loire et le pays environnant. Et tout là-bas, au bout de l'horizon, on aperçoit les flèches de la cathédrale de Tours.

Mais, il faut redescendre. Déjà, les touristes se précipitent sur la rampe en spirale que l'on pouvait gravir à cheval et nous voici près de la sortie. Un kiosque est là. Aussitôt, la petite Tourangelle, qui nous servit de guide, s'empressa de nous offrir un souvenir du château. Il y a là des objets de toutes formes et de toutes couleurs. Délissant cartes postales et albums de photographies, Marc-Henri examine avec attention des plats, des cendriers et des soucoupes en terre cuite ou en porcelaine, portant des devises diverses, mots célèbres, dit-on, prononcés par les hôtes royaux de ce logis que nous nous apprêtons à quitter.

Il en achète trois. Le premier, destiné à François du Crétet, porte cette devise :

« Pour vivre heureux, vivons couchés ! »

Le second, qu'il donne à Jules au Sapeur, porte ces mots :

« Veux-tu être heureux un jour ? Saoûle-té ! »

Quant au troisième, il le met dans sa poche en disant :

— Celui-là, il est pour ma femme !

J'ai juste le temps de lire cette phrase inscrite au creux du plat :

« Les maris sont comme les melons,
Plus ils sont mûrs, meilleurs ils sont ! »

Sur la petite place ombragée que domine le château, nous avons regagné la voiture et sommes partis vers d'autres horizons.

Jean des Sapins.

La Patrie Suisse. — La Patrie Suisse du 22 août réunit les noms de Charly Clerc, de Pierre Deslandes, de Pierre Duniton, de Michel Epuy. C'est dire que nos plus populaires et nos meilleurs écrivains ont collaboré à ce numéro. On remarquera particulièrement un article de Pierre Deslandes sur l'exposition coloniale, et la belle étude consacrée par Charly Clerc à Maria Waser. Des variétés, des actualités nombreuses, deux belles pages sportives, sans parler des suppléments habituels, donnent à ce numéro une agréable variété.

Pauvres maris. — Deux maris se lamentent simultanément.

— Ah! mon cher... j'ai une femme insupportable.

— Et la mienne, donc !

— A partir du moment où elle se réveille, je n'ai plus la paix.

— Moi, je ne l'ai même pas quand elle dort. Elle m'injurie en rêve !

LA CALVITIE ET LES VIEUX REMÈDES

DEPUIS César, la calvitie est très bien portée ; dans les assemblées politiques, littéraires ou mondaines, les crânes polis brillent en majorité ; au-delà de la quarantaine, la chevelure opulente n'est guère admise chez les peintres et les musiciens.

Cependant, chez les Romains comme chez nous, la résignation des chauves n'était pas sincère. Les marchands d'orviétan n'ont jamais cessé de faire fortune en proposant des drogues pour exciter le système pileux.

Nos journaux sont pleins de leurs annonces. Les contemporains de César avaient le choix entre : la peau de hérisson brûlée dans la poix liquide ; la cendre de vipère mêlée à l'oignon pilé ou la cendre de lézard vert mêlée à la graisse d'ours ; les têtes de mouches écrasées dans du lait de femme, à condition de frotter d'abord le crâne avec une feuille de figuier ; la cendre du sabot de mulot délayée dans l'huile de myrte ; la fièvre fraîche de poule ou la fièvre de brebis pilée dans du miel.

Ces vieux remèdes n'ont rien perdu de leur efficacité. Qui veut les essayer ?

Ce ne sont point, malheureusement pour l'esthétique, les « boules de rampe » qui font défaut.

LE BON MOYEN DE FAIRE FORTUNE

DEPUIS un quart d'heure, on frappait à ma porte avec une violence telle que je craignais qu'on ne la démolît.

Les coups, les bousrades, les chocs redoublèrent avec une telle force qu'ils ébranlèrent la maison.

Je me décidai à m'éveiller, à regarder la pendule. Il était trois heures du matin.

— Allons bon, me dis-je, je ne voulais pas croire à la fin du monde et cette fois ça y est ; c'est la suprême secousse sismique.

Au même moment j'entendis la voix de mon ami le docteur Lapoulette, qui hurlait :

→ Finiras-tu par t'éveiller, bougre de marotte.

— C'est toi, Lapoulette ?

— Bien sûr que c'est moi, voilà une heure que je te le crie à tue-tête, ce n'est pas le pape bien sûr qui s'égosillerait de cette façon.

— Qu'est-ce qu'il y a à ton service ? Comment se fait-il que tu viennes faire un pareil vacarme à ma porte à cette heure extramatinale ; sais-tu que je n'aurais qu'un mot à dire pour te faire obtenir une contravention pour tapage nocturne ?

— Fiche-moi donc la paix avec ton tapage nocturne. Veux-tu faire fortune ?

— Hein ? quoi ? qu'est-ce que tu viens me chanter à une heure où le coq le plus intrépide n'ose pas encore ouvrir le bec de peur de se faire tordre le cou et mettre en broche ?

— Ah ! mon ami, il vient de me venir une idée géniale pour faire fortune en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, mais ton concours m'est nécessaire, allons quitter ton gîte que je t'explique.

— Nous partagerons, alors ?

— Qu'est-ce que nous partagerons ?

— La fortune ?

— Mais bien sûr, mais lève-toi, voilà une heure que tu retardes la réalisation de ma comédie.

Quand j'eus introduit le docteur Lapoulette, il s'assit sur ma descente de lit et parla.

— As-tu remarqué que nos contemporains sont tous lamentablement tristes et que la joie disparaît de plus en plus de notre planète

— Comment veux-tu que l'on soit gai, répondis-je, quand le prix de la vie augmente de jour en jour, quand nous sommes submergés d'impôts et lorsque chaque contribuable n'est plus qu'un galérien qui rame épervûment, un pauvre forçat qui traîne un boulet de plus en plus lourd.

— Qu'est-ce que tu viens me parler de bonheur lorsqu'il s'agit de fortune. Voilà mon idée :

Je vais faire des cures miraculeuses, guérir en quelques mois la tristesse de mes contemporains, fonder un vaste sanatorium où ils accourront tous pour se débarrasser de leur morosité, des soucis, des idées fixes, du spleen et de la neurasthénie qui les rongent.

— Et comment les traiteras-tu ?

— Par la rigolade, la joie, de bons repas suivis de chansons désopilantes, par la danse, les jeux de toute espèce, les sports amusants.

— Eh bien ! et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout cela ?

— Toi, tu seras mon premier malade, l'chantillon des guérisons que j'aurais déjà obtenues. C'est toi qui vas m'aider à rassembler les capitaux. Il te suffira de déclarer que tu étais neurasthénique au dernier degré, que tu ne pensais qu'au suicide, que tu versais des torrents de larmes et qu'après trois mois de traitement, tu ne te reconnais plus, tu es devenu gai comme un pinson, tu chantes comme un serin, tu siffles comme un merle, tu vas payer tes impôts en riant et en même temps, tu portes au receveur un cadeau pour sa femme et des bonbons pour ses enfants.

— C'est tout le travail que tu exiges de moi ? manger, boire, jouer, danser ?

— Tu vois bien que ce n'est pas la mer à boire ?

J'acceptai d'entrer dans la combinaison et je me comportai comme le docteur Lapoulette le désirait.

Mais deux cents personnes m'suivirent en cortège quand je me rendis en chantant et en dansant chez le receveur, pour lui porter de petits cadeaux en même temps que pour lui payer mes impôts ; deux cents personnes qui se touchèrent le front plusieurs fois, en me regardant avec stupeur et en sourpant.

Et j'entendis le receveur lui-même, après que je l'eus supplié d'accepter des suppléments, j'entendis le receveur déclarer à ces deux cents curieux.

— Voilà un original qui s'est traîné à mes pieds, en me suppliant d'accepter le double des sommes qu'il me devait. On ne dira plus que les contribuables sont à plaindre et, ma foi, j'aurais bien tort de me gêner.

Et les deux cents curieux murmurèrent :

— Nous ne savons pas ce que le docteur Lapoulette a pu lui faire prendre, mais, depuis qu'on le soigne, ce malheureux a une fièvre, il est devenu tout à fait fou.

EFFET DU HASARD

GNE DIRA JAMAIS ASSEZ L'UTILITÉ PÉDAGOGIQUE DES ANECDOTES DANS LES PETITES CLASSES. Encore les faut-il bien choisir, ce qui n'arrive pas toujours. Il ne faudrait point, par exemple, que toutes ces histoires n'aient pas plus de valeur que celle qui a trait à une épingle découverte sur le sol par un jeune homme, venu de Paris, pour faire fortune et qui s'appela Laffite, si nous avons encore un peu de mémoire.

Il sortait de chez un banquier auprès de qui il était venu se recommander et qui l'avait éconduit. Le banquier s'étant mis alors à la fenêtre, le vit se baisser pour ramasser une épingle, le fit rappeler et lui offrit sur le champ une place dans ses bureaux. Ce fut le commencement de la fortune.

A dix ans, on a la naïveté de trouver cela admirable, surtout si l'on entend dire par l'instituteur que celui qui donne tant d'attention aux petites choses en donnera plus encore pour les grandes. L'âge venu, on s'aperçoit que ce n'est pas toujours vrai. que c'est même souvent le contraire qu'il faut constater.

Il y a des tas de gens, comme on dit, qui attachés aux vétilles sont incapables de s'intéresser à ce qui a vraiment de l'importance. D'où il ressort, que si nécessaire que soit l'attention, le jugement l'est bien davantage.

Et le jugement — disons-le en passant — commande de ne pas fonder notre crédit sur le geste peut-être tout à fait machinal d'un candidat

employé qui ramasse une épingle...

L'anecdote en question n'est donc utile que si elle est sagement commentée.

Dans le commentaire, on ne manquera pas de noter, que s'il fallait, pour réussir dans la vie, marcher tête baissée en cherchant des épingles entre les pavés — ce que pourraient peut-être conclure certains gosses trop logiciens — les accidents de la circulation seraient plus nombreux encore qu'ils ne le sont déjà et les banquiers ne trouveraient plus d'employés.



LA VOCATION D'EVELINE CAUCHE

Elle le remercia, réfléchit un moment, et dit encore :

— Mais, papa, cette pauvre Eveline a un vilain papa tout noir, qui est très sévère.... Oh ! tous les papas ne sont pas bons comme toi !... Peut-être qu'il ne voudra pas qu'elle devienne une grande cantatrice, avec ses idées... Alors, tu le forceur de vouloir, dis ?...

M. Bottomby promit encore.

Quelques heures plus tard, Myriam eut une crise d'étouffement, puis une syncope ; et elle mourut le lendemain, dans les bras d'Eveline.

Son père ne quitta pas tout de suite Saint-Presle : dans ces lieux où il avait tant souffert, quelque chose subsistait de celle qui n'était plus rien, plus qu'un fantôme au fond de sa mémoire, plus qu'un peu de chair décomposée sous la terre inerte. Et des flots d'or coulèrent sur les fleuristes, les horticulteurs, les jardiniers chargés d'amonceler sur le terre les plantes rares que la pluie et le temps faneraient peu à peu, en attendant le somptueux monument commandé à un sculpteur illustre. Et les gens disaient :

— Dommage pour le pasteur que la petite soit morte sitôt ! Il n'aura pas eu le temps d'en tirer tout ce que ça semblait promettre !...

Cependant, Eveline avait repris sa robe grise, son chapeau aux rubans frangés, et comme l'hiver approchait, le manteau qu'elle portait depuis trois ans ; et les bijoux ne sortaient plus du coffret. Qu'en ferait-on ? Comme l'avait prévu Mme Cauche, il était bien difficile de les rendre à M. Bottomby, qui ne consentirait jamais à démentir sa petite morte. On agita l'idée de les donner au Sanatorium populaire, qui les vendrait au profit des pauvres. Mais Eveline résista :

— Il n'y a rien qui presse, disait-elle.. Attendons au moins que M. Bottomby soit parti... Tant qu'il est là, ne faisons rien qui puisse ajouter à sa peine...

En elle-même, elle se demandait : « Est-ce que j'ai bien le droit de me défendre de ces bijoux ? Myriam ne me les a-t-elle pas laissés en souvenir ?... » Mais elle n'aurait pas osé dire cela à ses parents, et bâtrait ainsi parce qu'en réalité elle s'était attachée à ces belles choses, qui lui avaient découvert sa propre beauté. Secrètement, elle pensait encore : « Il y a pourtant d'heureuses femmes pour qui rien de tout cela ne serait de trop !... » Une voix insidieuse lui suggérait : « Toi aussi, si tu voulais, avec ta voix — cette voix que le bon Dieu t'a donnée et que tu négliges comme un trésor inutile, — tu pourrais être une de ces femmes-là ! » Alors le poids du ménage, où elle avait repris son rôle, pesait plus lourd sur ses épaules, la misère de la maison l'offusquait. Elle trouvait ses frères mal élevés, ses sœurs nigaudes, sa mère exigeante, son père injuste. Elle qui, jadis, portait allègrement sa destinée, comme un joyeux grimpeur porte un sac léger, elle se tourmentait l'esprit de questions inutiles : « Pourquoi est-ce moi qui suis l'aînée ?... Pourquoi, parce que je suis l'aînée, faut-il que je fasse tout ?... De quel droit m'empêchera-t-on, si j'ai un talent, d'en profiter ? et de garder ces bijoux, si cela me plaît ?... »

Comme elle ne trouvait aucune réponse satisfaisante à ces réflexions et à d'autres semblables, elle grondait ses frères, houspillait ses sœurs, répondait mal à ses parents. Et Mme Cauche disait à son mari :

— Ne trouves-tu pas qu'Eveline a bien changé, depuis qu'on lui a donné ces bijoux et ces toilettes ?

Mais M. Cauche, qui ne croyait pas au mal, répondait :

— C'est qu'elle a du chagrin d'avoir perdu son amie : il faut être patient avec elle, et nous la retrouverons telle qu'autrefois...

Un jour, M. Bottomby vint la demander. Elle le reçut dans la salle à manger, — la seule pièce de la cure, avec le cabinet paternel, qui ne fut pas changée en dortoir — après l'avoir fait attendre un moment, pour revêtir la plus simple des robes données par Myriam. On entendait pleurer deux ou trois enfants dans la cuisine ; et elle avait honte des chaises cannées, du buffet en noyer où traînaient les restes d'un plat de choux, qui sentaient fort, de la longue table de sapin constellée de taches d'encre et de graisse. Mais M. Bottomby ne voyait rien de tout cela. S'étant assis sans précaution sur une des chaises qui n'était pas solide et qui craquaient, il se mit à raconter, en quelques phrases précises, sa conversation avec Myriam, sa dernière promesse à sa fille, sa volonté bien arrêtée de la tenir. Et il conclut :

— Tout est arrangé. J'ai déposé à la banque Patterson and Co, avenue de l'Opéra, Paris, une somme de cent mille dollars à votre nom. Les intérêts payeront vos études, et votre dame de compagnie. La somme vous appartiendra après vos premiers débuts. Voilà ce que je fais pour exaucer le vœu de ma fille.

Ainsi, le souhait d'Eveline — un souhait qu'elle aurait à peine osé formuler ! — se réalisait comme au signe d'une baguette enchantée. Elle eut une grande émotion et versa quelques larmes ; soit qu'elle s'attendût sur la bonté de Myriam, ou qu'elle pensât à sa pauvre mère, ou à elle-même et au changement soudain de sa destinée. Puis elle se demanda ce qu'il fallait répondre pour être très correcte, et finit par balbutier qu'elle allait chercher ses parents. M. Bottomby songea qu'une jeune fille américaine aurait pris elle-même sa décision, sans consulter personne ; et il se rappela les paroles et la voix de Myriam, quand elle lui avait dit : « Eveline a un vilain papa tout noir, qui est très sévère. »

Mme Cauche étant sortie pour des emplettes, Eveline ne ramena que son père, qu'elle avait trouvé en train de préparer son sermon du dimanche, sur la parabole du mauvais riche. M. Bottomby remarqua qu'en effet, il semblait tout noir dans sa longue redingote élimée, avec son pantalon déformé, qui s'effilochait sur de gros souliers, son visage émacié, ses yeux caves, sa barbe de broussaille, et il pensa que l'affaire n'irait pas sans difficultés.

Cependant M. Cauche, que sa fille n'avait pas mis au courant, crut devoir ouvrir l'entretien par de bonnes paroles, comme il en tenait en réserve pour des cas semblables : il ne faut pas se laisser abattre par la douleur... ; les voies de Dieu ne sont pas les nôtres... ; quand Il nous frappe, nous pouvons être sûrs que c'est pour notre bien et pour...

M. Bottomby, qui l'écoutait d'une oreille distraite, lui coupa la parole en disant :

— Ce n'est pas pour cela que je suis venu vous voir.

Et, la figure subitement fermée comme s'il se préparait à une conversation d'affaires, le ton sec et autoritaire, il répéta, en les abrégeant, les explications qu'il venait de donner à Eveline.

M. Cauche l'écouta, les mains sur ses genoux, en roulant des yeux stupéfaits ; puis il battit des paupières, et dit lentement, avec beaucoup de douceur :

— Je suis bien touché de vos bontés pour ma fille, monsieur, bien heureux qu'elle ait mérité votre bienveillance. Mais votre projet, si généreux, ne saurait lui convenir...

Il toussa, comme dans un sermon, avant un passage important, et, de sa voix égale, expliqua que sa femme et lui souhaitaient pour leur fille aînée, comme pour leurs autres enfants, une vie modeste, utile, honnête, chrétienne ; que jamais ils ne la livreraient aux tentations de l'art et du théâtre ; que, sans condamner absolument les femmes qui suivent une telle carrière, parce que c'est à Dieu seul qu'il appartient de juger, et parce qu'on peut être honnête dans tous les états, ils n'estimaient pas qu'elle pût convenir à leur fille ; qu'ils étaient responsables d'elle, et n'abdiqueraient point leur droit à la diriger dans les voies du Seigneur ; et ainsi de suite.

M. Bottomby répondit :

— J'ai promis à ma fille : il faut !

Avec une tranquille obstination, M. Cauche reprit l'un après l'autre ses arguments, les développait, les allongea comme quand il prêchait, en trouva d'autres : Le vrai bonheur n'est pas dans le bruit, l'agitation, le succès... ; Eveline, élevée modestement et simplement, n'avait pas d'ambitions mondaines... ; elle continuera à aider sa mère jusqu'au jour où, Dieu voulant, elle trouverait un bon et honnête mari... ; elle entrerait alors dans une vie nouvelle, avec la satisfaction d'avoir rempli tous ses devoirs, et prête aux charges nouvelles qu'elle assumerait... (A suivre).

Ed. Rod.

L'ILLUSTRE. — Numéros des 20 et 27 août. — De Montreux à Interlaken en train de luxe, reportage photographique exécuté à bord du « Golden Mountain Pullmann Express » ; le meeting de canots automobiles de Genève ; les écoles d'agriculture de Cernier et Marcellin sur Morges ; les beautés du Léman ; la revue « Genève en parade » ; le monument de Guillaume Tell à Montevideo ; les gaîtés de la vie militaire, caricatures de Minovis ; la Mode ; Amsterdam, la Venise du Nord, etc.

Bourg-Ciné-Sonore. — Tout le monde a encore présent à la mémoire l'effroyable naufrage du « *Titanic* » et la consternation générale que cette nouvelle provoqua dans le monde entier, subsiste encore dans les esprits. Le film *Atlantic* est l'histoire exacte de ce drame immense. La vie heureuse des passagers, leurs passe-temps durant le fatal voyage, leurs distractions, leurs jeux, leurs passions, leurs intérêts, toute leur activité humaine avant l'heure tragique est décrite avec justesse et cette partie déjà est une documentation d'un très grand intérêt ; puis le drame éclate qui saisit le spectateur et ne le lâche pas : ce sont les cris effrayants du naufrage, les scènes tragiques du sauve-qui-peut, l'infini affolement de la masse, puis, solennelle immensément, la dernière prière avant la mort.

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Le choix des CHEMISES confectionnées et sur mesure ; sous-vêtements, etc. ; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez

DODILLE

le vrai chemisier-spezialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonnerie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE